

UNIVERSITÉ ET CONVICTION

Bernard Feltz

UCL, Institut supérieur de philosophie

Introduction

La question des relations entre université et conviction – dans quel sens une institution peut-elle s'inscrire dans une perspective convictionnelle particulière – renvoie à une réflexion fondamentale sur les rapports entre conviction et vérité, sur les rapports entre rationalité et conviction, et sur le statut de la rationalité en situation de modernité avancée. Je propose donc en une première partie une réflexion sur le thème d'une « conviction critique ». En un deuxième temps, j'évoquerai les conséquences institutionnelles de ce concept de « conviction critique ». Enfin, je propose quelques réflexions sur « pourquoi le 'C' »... En une troisième partie, je voudrais plaider en effet sur le maintien d'une connotation 'C' dans l'intitulé de notre université.

Registre des significations, conviction et modernité avancée¹

Dans la *Critique de la raison pure*, Kant définit le champ de la philosophie autour de trois questions : que puis-je savoir ? que dois-je faire pour bien faire ? que m'est-il permis d'espérer ? Dans son *Cours de logique*, il précise que ces trois questions se ramènent à une seule : qu'est-ce que l'homme ? Avec Descartes, au 17^{ème} siècle, les modernes pensaient pouvoir résoudre ces questions de manière univoque par l'usage de la raison. Kant, au 18^{ème} siècle, est un des premiers à anticiper la finitude de la raison. Pour Kant, la science est un lieu de mise en œuvre de la démarche rationnelle, mais la science elle-même n'épuise pas la réalité qu'elle étudie. Elle explique le fonctionnement de la nature au niveau phénoménal mais ne peut rien dire du niveau de la chose en soi. A titre d'exemple, Kant, tout en étant croyant protestant piétiste, passe en revue toutes les preuves de l'existence de Dieu et montre qu'aucune d'elles n'est convaincante, en ce sens que chacune va au-delà des compétences de la raison. Pour la raison pure théorique, selon Kant, la question de l'existence de Dieu est un indécidable.

La philosophie contemporaine s'inscrit clairement dans une perspective de finitude de la raison, selon deux dimensions. Dans le registre de la connaissance, la science dit la vérité, mais ne dit pas toute la vérité ; cela conduit au concept de « connaissance critique »² : la connaissance critique est une connaissance consciente de ses limites. Chaque discipline développe des méthodologies et logiques explicatives particulières qui permettent de rendre compte de l'efficacité de cette discipline, mais qui permettent en même temps de mieux cerner les limites du pouvoir explicatif de cette discipline. Ce concept peut en dire long sur la spécificité du savoir universitaire qui, non seulement tend à la maîtrise d'une discipline, mais vise également à être conscient des limites de la discipline. D'autre part, la prise de conscience de la finitude de la raison a conduit à la distinction entre le registre du savoir et le registre des significations. A côté du savoir scientifique, il y a place pour un travail rationnel autour des deux autres questions philosophiques : que dois-je faire pour bien faire et que puis-je espérer ? La première de ces questions renvoie à toute la problématique éthique, avec la place controversée de la rationalité dans cette problématique. La deuxième de ces questions renvoie à la contribution de chaque discipline à une compréhension de l'humain en totalité, question de la signification qui se heurte de manière frontale à l'impossibilité d'une fondation absolue du discours portant sur l'humain.

¹ Je distingue « modernité avancée » et « post-modernité ». Dans le contexte philosophique, la post-modernité est marquée par le relativisme, tandis que la modernité avancée inclut la finitude de la raison mais n'est pas relativiste. Dans une perspective de modernité avancée, ou modernité critique, une connaissance finie peut bien être une connaissance vraie.

² Cfr. Jean Ladrière, *Les enjeux de la rationalité*, Aubier, Paris, 1977.

Au concept de « connaissance critique » qui marque le registre de la connaissance en modernité avancée, correspond donc dans le domaine de la signification le concept de « conviction critique ». La prise de conscience de l'impossibilité d'une fondation absolue du discours de la signification renvoie à l'inéluctabilité de choix non absolument fondés, dans le registre des significations. « Non fondé absolument » ne signifie pas « arbitraire » : ces choix ont à être argumentés, mais les arguments ne conduisent pas à une certitude apodictique. En perspective de conviction critique, l'être humain a des convictions mais reconnaît explicitement que ces convictions s'inscrivent dans un domaine marqué de manière inéluctable par le pluralisme. Il n'est pas contradictoire d'affirmer des convictions tout en reconnaissant que ces convictions ne sont pas fondées de manière absolue : c'est même la manière la plus conséquente d'affirmer ses convictions dans un contexte de modernité avancée.

Dans ce contexte, le travail dans le registre des significations repose nécessairement sur des présuppositions, argumentées mais non absolument fondées. Cela signifie concrètement que le philosophe théiste inclut l'hypothèse Dieu dans son système de significations, alors que le philosophe athée opte pour un système de significations qui n'inclut pas l'hypothèse Dieu. L'un et l'autre ont chacun de bonnes raisons pour cette option, mais aucune n'est absolument décisive. De la même manière, le théologien inscrit l'hypothèse Dieu dans son système de significations, mais, de plus, de manière réfléchie mais non fondée de façon absolue, il privilégie certains textes et certaines traditions interprétatives comme voie pour un rapport juste, au sens de justesse, avec Dieu. On est devant divers usages de la raison, où aucun ne peut se revendiquer d'un rapport exclusif avec la raison.

Il ressort de tout ceci qu'il s'agit de distinguer précisément les registres du savoir, de l'éthique et des significations. Chacun de ces registres est habité de manière différenciée par la démarche rationnelle. Au concept de connaissance critique dans le domaine du savoir correspond le concept de conviction critique dans le domaine de la signification, conviction qui inclut la reconnaissance du pluralisme dans son affirmation.

Enjeux institutionnels pour une université

Première conséquence pour l'organisation d'une université, il s'agit à la fois de bien distinguer les trois champs du savoir, de l'éthique et de la signification tout en soulignant qu'ils sont travaillés tous les trois par le registre de la rationalité. Si l'université reste une entreprise de recherche de la vérité, pensée comme affirmation à visée d'universel, chacun de ces trois champs participe clairement de la démarche universitaire. Il est bien dans la fonction de l'université de faire progresser les savoirs, mais également d'inclure une réflexion sur la place de ces savoirs dans les dynamiques sociétales, voire de réfléchir l'impact de ces savoirs dans le registre des significations. Tant sur le plan de la recherche que sur le plan de la formation, ces perspectives comportent des conséquences importantes dans l'organisation de l'université. Une formation universitaire doit inclure une réflexion sur les limites de chaque discipline, sur les implications éthiques de cette discipline et sur les conséquences au niveau d'une conception de l'humain.

Une autre conséquence importante vise le rapport à la conviction et l'inéluctabilité du pluralisme. Il me semble que, sur ce point, notre université pourrait faire preuve d'inventivité sur le plan institutionnel. Notre université est pluraliste de fait : depuis plusieurs décennies, les engagements de membres académiques ou scientifiques n'incluent plus le critère de choix convictionnel. Nous sommes donc dans une institution pluraliste de fait. Je suggère que l'on passe du fait au droit et que l'on inscrive dans la charte de notre université que nous sommes une institution pluraliste de droit qui reconnaît à chaque membre sa liberté de pensée et d'opinion dans le registre des significations. Par ailleurs, en fonction du concept de conviction critique, il me paraît cohérent d'affirmer, après le

caractère pluraliste, une option préférentielle de la part de l'institution pour une interprétation catholique dans le champ des significations. Une telle option est raisonnée mais non absolument fondée. Elle n'est pas contraignante sur les personnes, l'université catholique n'est pas une université de catholiques, mais elle est significative sur le plan institutionnel en ce sens que cette logique interprétative est portée par un nombre non négligeable de membres de l'institution et, dans ce sens, est portée par l'institution en tant que telle.

Si tel est le projet de notre université, il me semble que le nom de notre université devrait exprimer clairement ce nouveau positionnement. C'est pourquoi je propose de remplacer le nom « Université catholique de Louvain » par « Université catholique pluraliste de Louvain ».

Tout ceci montre une cohérence institutionnelle possible au maintien du 'C' dans le contexte d'une modernité avancée, mais ne justifie en rien ce maintien du 'C' dans le nom et dans le projet. D'où la troisième partie de mon intervention.

Pourquoi le 'C' ?

Pourquoi maintenir la référence à une conviction particulière et ne pas rejoindre la toute grosse majorité des universités internationales qui se réfèrent à l'irréductible pluralité en optant pour une position de neutralité dans le registre des significations ?

La question à laquelle je tente de répondre à ce propos renvoie aux attentes de notre société : de quelle université notre société, notre monde a-t-il le plus besoin aujourd'hui, aura-t-il le plus besoin dans les années à venir ? J'ose affirmer que notre monde a plus besoin d'une université à la pointe de la modernité et qui ose affirmer une conviction que d'une université qui se réfugie dans la neutralité conformiste du paysage universitaire international. C'est pourquoi je plaide pour le maintien du 'C' sur base de trois types d'arguments.

1. Du point de vue de l'UCL.

Je dirais tout d'abord tout simplement que ce 'C' fait toujours sens actuellement à l'UCL. Ce 'C' est ambigu, il n'est pas partagé par tous et cela crée un malaise. Une clarification s'impose, mais cela ne doit pas non plus masquer une spécificité UCL, que l'on peut élargir d'une certaine manière à toutes les institutions de la nouvelle université. On le perçoit mieux par contraste avec les autres universités, par exemple les universités catholiques françaises. En France, les universités catholiques sont composées de catholiques ouverts à la modernité : l'appartenance convictionnelle est encore fort présente comme critère de recrutement. En Belgique, nous sommes des universitaires modernes ouverts à la catholicité. C'est très différent. L'universitaire belge est d'abord moderne et à la pointe de la modernité dans son domaine : sciences, technologies, démocratie, droits de l'homme, droits des femmes... L'ouverture au fait religieux en contexte de modernité avancée confère à notre université un caractère très particulier : la position paradoxale d'une liberté de pensée complète associée à une ouverture au fait religieux... C'est unique dans un monde universitaire, très souvent méprisant par rapport au fait religieux... C'est unique dans un monde religieux, très souvent méfiant par rapport au fait moderne... C'est une posture unique qui confère à notre institution une identité forte, qui s'inscrit dans une histoire mais qui est encore parfaitement porteuse à l'heure actuelle. Renoncer purement et simplement à une telle identité encore active me paraît une erreur redoutable : une institution a besoin

d'une identité forte, cela dynamise la recherche et lui donne une parole unique, spécifique en même temps qu'ouverte à l'universel.

Il s'agit certes de prendre en compte un certain malaise lié à une identité non partagée par tous. La reconnaissance d'une conviction critique ouverte au pluralisme pourrait lever le malaise et renforcer l'identité d'une institution qui affirme l'attachement à un registre particulier de convictions tout en affirmant un pluralisme de base.

2. D'un point de vue ecclésial.

Notre université n'est pas une université pontificale et entretient donc des liens hiérarchiques très souples avec l'institution. Il n'empêche que le 'C' confère une dimension ecclésiale au travail universitaire et à la problématique du 'C' que l'on peut caractériser de deux manières.

D'un point de vue symbolique, tout d'abord, que l'une des plus grandes universités catholiques du monde abandonne le 'C' revient à dire à l'ensemble de l'Église que l'ouverture à la modernité conduit à la dissolution du religieux, à l'échec d'un point de vue ecclésial. Cela revient donc à renforcer tous les intégrismes à l'intérieur de la sphère catholique. Supprimer le 'C' constitue un choix redoutable qui revient à conforter tous ceux qui, dans le monde catholique, jugent que l'ouverture à la modernité est délétère : et tel est bien la position qui caractérise l'intégrisme qui, on ne peut le nier, a une influence décisive dans le fonctionnement institutionnel contemporain.

D'un point de vue institutionnel, ensuite, très concrètement notre statut d'université catholique a créé des liens de solidarité concrète avec des universités catholiques partout dans le monde, que ce soit en Amérique du Sud, Afrique, Asie, Europe, États-Unis. L'abandon du 'C' conduirait à un affaiblissement voire à terme à une remise en cause de ces liens privilégiés. Les universités amies n'auraient d'autre choix que de se tourner vers un autre pôle dans le monde des universités catholiques, à savoir le pôle romain. Cette dynamique complexe est très sensible dans les relations entre universités catholiques.

3. D'un point de vue culturel

3.1 Au niveau belge

Les liens de l'université avec la vie sociale belge sont nombreux. A certains égards, le 'C' de l'UCL a été lié au phénomène de « pilarisation » de la société belge, où des secteurs entiers de la vie sociale ont été marqués par les appartenances convictionnelles : enseignement, soins de santé, sécurité sociale, partis politiques... Dans ce sens, l'abandon du 'C' pourrait correspondre à une ouverture par rapport à cet ancien modèle, au refus de la confrontation incessante entre positions convictionnelles, à un usage plus rationnel des deniers publics dans la gestion de l'enseignement ou de la santé par exemple...

Cependant, qui dit conviction ne dit pas pilarisation. L'université n'est pas un parti politique. Qu'une instance universitaire montre la compatibilité de la modernité avancée avec le fait chrétien dans un contexte pluraliste conduit à une conception ouverte de la dynamique sociétale, ouverte mais qui ne renonce pas à son identité. Les mouvements sociaux qui se réclament du christianisme ont largement contribué au paysage social de notre pays et ils n'ont pas à en rougir. L'enracinement de ces

mouvements dans une conception chrétienne de l'humain est un fait historique; dans une logique pluraliste de conviction critique, cet enracinement peut continuer à être source d'inspiration créatrice pour une dynamique sociétale toujours en construction. L'abandon du 'C' peut conduire, ici également, à un relâchement de liens étroits qui se sont avérés très porteurs socialement par le passé, et pourraient être encore à la source d'inspirations novatrices dans les questions majeures qui traversent notre société contemporaine.

a. Dans le rapport aux autres religions

Le fait religieux est une composante importante de l'évolution des sociétés au niveau international. La rencontre de la religion et de la modernité est un fait massif mondial. Même si, en Europe occidentale, ce phénomène donne parfois l'impression d'appartenir au passé, pour le reste du monde, y compris les États-Unis, le fait religieux reste une dimension essentielle de la vie sociale et la rencontre de la religion et de la modernité constitue un enjeu majeur de l'évolution de la société mondiale. Dans ce contexte, renoncer au 'C', c'est dire à tous les religieux du monde que l'ouverture à la modernité conduit à la dissolution de toute préoccupation spirituelle. Au contraire, tenir le 'C', c'est dire au monde entier que la modernité n'est pas incompatible avec un système de significations qui se réfère à un transcendant. C'est donc une invitation à toutes les religions du monde à miser sur l'ouverture à la modernité. Contrairement à ce qui est parfois allégué, le 'C' n'est pas un obstacle pour les musulmans. Au contraire, c'est pour les musulmans qu'il faut garder le 'C', afin qu'ils comprennent qu'il est parfaitement possible de rester fidèle à un système de significations se référant à un transcendant tout en s'ouvrant à la modernité. S'il est possible d'être un chrétien moderne, il doit être possible d'être un musulman moderne !

Dans le même ordre d'idées, la problématique de l'intolérance religieuse revient à l'ordre du jour dans de nombreux contextes sociaux. Par le 'C' au niveau de son nom, l'université peut exprimer le fait que religion et tolérance sont parfaitement compatibles. C'est un message d'ouverture prodigieux que l'université peut exprimer par son simple patronyme.

b. Modernité et pluralisme culturel

Une dernière dimension me fait recourir à la philosophie des sciences, au sens large. L'argument de la neutralité est souvent évoqué précisément en lien avec l'irréductible pluralisme du registre de la signification. Sur le plan épistémologique, il n'y a de neutralité que dans le pluralisme, effectivement.

Une question se pose cependant quant à la neutralité sociétale d'un tel projet universitaire. Dans le contexte de la mondialisation, on peut dire qu'il y a une alliance de fait entre la science et la technologie d'une part et toutes les forces économiques d'autre part. Sciences et économies occidentales jouent au niveau international comme un rouleau compresseur de toutes les autres cultures.

Que restera-t-il de la diversité culturelle de notre monde dans cinquante ans ? Comment défendre la distinction entre modernisation et occidentalisation ?

La modernité, avec l'apport des sciences, des technologies, de la démocratie, est-elle compatible avec une identité culturelle autre qu'occidentale ?

L'université prétendument « neutre » parce que non convictionnellement située joue en fait le rôle de support le plus décisif à l'occidentalisation du monde. Dans quelle mesure, l'université peut-elle être au service d'une modernisation qui ne conduise pas nécessairement à l'occidentalisation ? Précisément en rompant avec le modèle dominant d'une université épistémologiquement neutre parce que pluraliste. Sur le plan mondial, il est urgent que l'université s'inscrive dans une culture locale. La tension d'une visée de l'universel ancrée dans une culture particulière est un défi majeur de la société internationale. L'inscription dans un système de référence particulier ouvre à la reconnaissance de cette tension, et est invitation à chaque culture d'inscrire la visée de l'universel en dialogue avec ce qui fait sa particularité.

Dans ce contexte, rompre avec le conformisme de la prétendue neutralité internationale des universités conduit à participer de manière active et anticipative à un enjeu majeur de la culture internationale en gestation. S'il faut défendre un pluralisme culturel dans une visée de l'universel, il faut valoriser un pluralisme au sein des universités elles-mêmes.

Une culture est un système de significations qui intègre les diverses dimensions du vivre ensemble ; les religions participent largement à l'inventivité de ces systèmes de significations. Par son 'C', notre université peut montrer que, même en Europe, la visée de l'universel peut s'inscrire dans l'ancrage originaire d'un système de significations particulier. Il s'agit de manifester l'importance de la tension entre la visée de l'universel et l'inscription dans le particulier qui caractérise toute culture vivante et vivifiante.